

LIRE LES LITTÉRATURES ANCIENNES (GRECQUE ET CHINOISE) COMME DES LITTÉRATURES MINEURES

Tristan Mauffrey

Université Sorbonne Nouvelle

138 Quand Gilles Deleuze et Félix Guattari choisissent en 1975 d'employer l'adjectif « mineur » pour qualifier des langues et des littératures, dans *Kafka. Pour une littérature mineure* (1975), ouvrant ainsi la voie à toute une tradition d'interprétations et d'applications fécondes, mais aussi à quelques malentendus, ils ne placent évidemment pas les langues et littératures anciennes au centre de leur analyse, pas plus que leur fonction historique et symbolique dans ce que nous appelons aujourd'hui la littérature mondiale.¹ Pourtant, la valeur heuristique dont le terme de « mineur » est alors doté avec une connotation méliorative pourrait s'avérer précieuse pour les comparatistes d'aujourd'hui, régulièrement placé.e.s devant la nécessité de définir les frontières de la littérature mondiale dans l'espace, bien entendu, mais aussi dans le temps : faire du vaste champ disciplinaire couvert par la littérature comparée un projet véritablement inclusif implique d'intégrer les littératures anciennes dans un corpus de textes partagés par toutes et tous, et la question du statut de ces littératures s'impose dans la réflexion épistémologique autant que dans ses applications pédagogiques.

Ce qui est en jeu, en effet, c'est la diversité des formes et des pratiques textuelles auxquelles on a affaire dès lors que l'on s'intéresse aux arts de la parole dans les temps anciens—ce que l'on pourrait appeler une altérité de l'Antiquité, qui nous empêche de projeter simplement sur ces objets éloignés, sans examen critique, des catégories d'analyse littéraire définies à partir des corpus modernes. Mais plus encore, c'est la nature des rapports que les littératures et les cultures modernes ont instaurés avec leur propre passé (bien souvent fantasmé), et en particulier la dimension idéologique de ces rapports, dont il ne faudrait pas négliger les enjeux politiques présents et à venir. À quelles conditions, donc, les littératures anciennes peuvent-elles ou doivent-elles faire partie de la littérature mondiale, et comment définir cette appartenance de manière à écrire des histoires de la littérature mondiale qui ne soient pas susceptibles

de faire perdurer, même involontairement, des modèles de domination culturelle hérités du passé ? Ce sont là quelques-unes des questions qui orienteront notre démarche dans cet article exploratoire, où nous proposons de tester la pertinence théorique et méthodologique du concept de « mineur » pour interroger les présupposés qui prévalent bien souvent dans nos lectures contemporaines des littératures anciennes.

On entend suivre ainsi la suggestion programmatique faite par Núria Codina Solà, éditrice du présent numéro, qui invite à une réflexion sur le potentiel analytique de la notion de « mineur » pour discuter les cartographies possibles de la littérature mondiale. Pour cela, on reviendra sur l'usage singulier qu'en font Deleuze et Guattari, en contexte, et sur les pistes critiques qu'ils ouvrent, indépendamment des différentes acceptions qui en ont été données par la suite et des applications qui en ont été faites dans le champ littéraire mais qui sortent du cadre de notre propos. C'est dans cette perspective que l'on abordera la question de la place des littératures anciennes dans la littérature mondiale : estimant que l'on peut parler actuellement d'un « moment théorique » sur le sujet, on cherchera ainsi à contribuer à la réflexion collective sur les enjeux épistémologiques de cette question pour le comparatisme littéraire. Écrire ou théoriser une histoire de la littérature mondiale, c'est en effet toujours proposer ou imposer une manière de lire les textes anciens.

139

QUESTIONNER LE MODE D'INSCRIPTION DES LITTÉRATURES ANCIENNES DANS LA LITTÉRATURE MONDIALE

« Faire le rêve contraire : savoir créer un devenir-mineur » : cette phrase est l'une des dernières du chapitre que Deleuze et Guattari consacrent à la définition d'une « littérature mineure » dans leur fameuse étude de l'œuvre de Kafka (50). Dans son contexte premier, cette injonction programmatique vaut pour l'écrivain qui se voit attribuer la responsabilité (et la capacité) de créer un nouvel usage de la langue dans laquelle il écrit, un « usage mineur ou intensif » (49) de sa propre langue, même si celle-ci est une langue majeure. La valeur positive donnée au concept de mineur tel que défini par les deux auteurs, mais aussi sa fonction révolutionnaire apparaissent ici clairement : ce rêve d'un « devenir-mineur » vise à « opposer le caractère opprimé de cette langue à son caractère oppresseur » (49), donc à la libérer d'une autre tendance qui consisterait, elle, à maintenir la langue dans ses fonctions de domination politique et de limitation symbolique : « Combien de styles, ou de genres, ou de mouvements littéraires, même tout petits, n'ont qu'un rêve : remplir une fonction majeure du langage » (50), mentionnent ironiquement Deleuze et Guattari avant d'opposer à cette aspiration celle du devenir-mineur.

Ce sont précisément les enjeux politiques et symboliques d'un tel usage mineur de la langue que nous retenons dans le concept dynamique de devenir-mineur, en

posant pour principe que le même geste peut être appliqué à la figure du commentateur ou du théoricien de l'histoire littéraire, et non seulement à celle de l'écrivain comme le font Deleuze et Guattari. De fait, une responsabilité intellectuelle et politique incombe inévitablement à celles et ceux qui, dans le monde académique, écrivent des histoires de la littérature, ou toute autre forme d'ouvrage de synthèse, d'anthologie ou de *companion*, dans la mesure où de telles œuvres sont autant de manières d'agencer la matière d'une littérature mondiale en devenir, contribuant à renforcer ou, au contraire, à atténuer et redistribuer les rapports de domination par le biais de la légitimation. Ces enjeux sont au cœur des études critiques qui, depuis quelques années, portent sur l'articulation entre conceptualisation de la littérature mondiale, renouvellement du canon littéraire académique et application pédagogique de la démarche comparatiste.

140 Or de telles études sont à leur tour intégrées à certains ouvrages de synthèse sur la notion de « *world literature* », témoignant des débats épistémologiques qui animent la discipline de la littérature comparée. Ainsi, l'article « Anthologizing 'World Literature' » de Sarah N. Lawall (2004), repris en 2013 dans le recueil de textes *World Literature: A Reader* dirigé par Theo D'haen, César Domínguez et Mads Rosendahl Thomsen, dresse un tableau historique et critique des anthologies de textes littéraires étroitement liées à l'enseignement universitaire britannique et américain au cours du vingtième siècle, et montre en quoi l'analyse de ces corpus relève pleinement de l'étude théorique des modes de production, d'interprétation et de circulation des textes :

I prefer to see anthologies as a theoretically interesting form whose potential for opening up discourse has yet to be sufficiently explored; moreover, I believe that the academic anthology, situated at the intersection of public and private readings, of tradition and cultural change, best embodies this potential. (240)

Soulignant le rôle des interactions entre éditeurs, enseignants, et responsables de la publication dans l'évolution de ces ouvrages en fonction des pratiques académiques, Lawall met en lumière leur ouverture progressive aux aires littéraires extra-occidentales et l'insertion de plus en plus importante de textes traduits de langues non-européennes dans les fameuses anthologies publiées par Norton, Bedford, et Longman, chacun de ces éditeurs proposant désormais une *Anthology of World Literature*. Pour les périodes anciennes également, des textes chinois ou sanskrits, par exemple, figurent désormais aux côtés des classiques grecs et latins, indiquant une rupture (relative) avec la tradition d'un enseignement explicitement centré sur l'idée d'un héritage « occidental ». Ces redéfinitions du canon académique, qui vont de pair avec le renouvellement des textes choisis dans les littératures européennes et la réflexion sur l'importance à donner aux commentaires paratextuels pour permettre d'aborder des cultures qui sont éloignées (dans l'espace et dans le temps) du public visé, témoignent d'une volonté d'élargir les perspectives jetées sur l'histoire de la littérature à l'échelle du monde. Mais le principe même de l'anthologie limite

les effets de cette ouverture significative, en même temps qu'il la rend possible : il n'empêche pas, en pratique, de reconduire les grands récits cherchant dans les textes anciens l'origine des identités culturelles contemporaines. S'il s'agit toujours de sélectionner des textes majeurs (des « *great texts* »), l'inclusion (salutaire !) de traditions extra-européennes reste placée sous le signe d'un « devenir-majeur », par opposition au devenir-mineur rêvé par Deleuze et Guattari. Les débats sur les critères qui doivent présider à l'écriture de l'histoire de la littérature mondiale n'en sont que plus pressants, comme le montrent les analyses de Sarah N. Lawall sur les enjeux de la lecture anthologique.

Situer les textes anciens dans l'histoire de la littérature mondiale, c'est précisément ce qui fait l'objet de discussions dans un deuxième exemple d'ouvrage de synthèse interrogeant les limites de la discipline, le *Routledge Companion to World Literature and World History* dirigé par May Hawas (2018), où les contributions de David Damrosch, « World Literature's World History », et de Bruce Robbins, « What World History Does World Literature Need ? », posent notamment la question de la périodisation. Les deux auteurs s'appuient à leur tour sur l'examen critique des anthologies académiques en anglais pour se demander quel mode d'historicité serait le plus pertinent dans la réflexion théorique sur la littérature mondiale et son application pédagogique. Ainsi, Bruce Robbins insiste sur la nécessité de penser la littérature mondiale *avec* la linéarité chronologique : alors même qu'une approche mondialisée de la littérature permet de voir, dans l'histoire des productions et réceptions des textes, différents modes de linéarité et d'interactions entre traditions culturelles, remettant parfois en cause les catégories morales propres à la modernité, il estime que cette démarche ne peut faire l'économie d'une histoire mondiale (*world history*) intégrant une évolution linéaire des catégories axiologiques. Quant à David Damrosch, il souligne ici le fait que le concept même de littérature mondiale gagne à être pensé à partir des « littératures prémodernes », comme il le promeut d'ailleurs depuis son ouvrage fondateur *What Is World Literature ?* (2003), en raison des questions de circulation et de réception échelonnées dans le temps qu'elles permettent de poser, et qui font entièrement partie de cette approche de la littérature comparée.² De plus, les littératures anciennes permettent aussi de penser une histoire culturelle connectée :

Though there was no worldwide circulations in premodern times, most of the features of a global world literature can be found, fractally, on a regional scale, whether in the trade routes of the ancient Mediterranean, the Sinographic sphere of East Asia, the "Sanskrit cosmopolis" of South Asia, the Islamic *ummah*, the intertwined civilisations of Mesoamerica or the Petrarchan tradition in early modern Europe. In different but relatable ways, "world literature" has always been a congeries of world literatures, and to a large extent it still is today. (11)

Les littératures de l'époque prémoderne, partiellement mondialisées, échappent au prisme critique des littératures nationales et ne peuvent être cantonnées à un temps d'« avant la littérature mondiale ».

L'enjeu est bien de s'interroger à la fois sur la place à donner aux périodes anciennes

dans l'histoire littéraire, et sur les conditions auxquelles il est possible d'appliquer ce comparatisme élargi aux textes anciens.³ Considérer avec Damrosch que la notion de littérature mondiale, définie cette fois comme perspective critique et comme mode de lecture, intègre nécessairement à son questionnement les traditions textuelles dans leur dimension diachronique et dans leurs formes antérieures à la définition moderne de la littérature, ne signifie pas pour autant adopter un point de vue téléologique en cherchant dans le passé le fondement de ce qu'est aujourd'hui la littérature. C'est là le sens que pourrait prendre pour nous, dans les termes de Deleuze et Guattari, le rêve de « créer un devenir-mineur » des littératures anciennes : cette tâche supposerait de donner à l'étude comparative des textes anciens du monde entier (et non seulement, donc, du pourtour méditerranéen) une fonction critique à partir de laquelle questionner la fabrique de la littérature mondiale, plutôt que le contraire. Lire ces textes d'un autre point de vue que celui de la littérature « majeure » signifie voir en eux autre chose que des monuments érigés en textes fondateurs du canon

142 littéraire mondial d'aujourd'hui (canon dont on ne peut toujours pas dire, *de facto*, qu'il représente équitablement la diversité des cultures). Plus encore, là où les usages impérialistes, coloniaux ou identitaires des littératures anciennes sont placés sous le signe d'un « devenir-majeur » de l'Antiquité, adopter la perspective opposée pourrait être un moyen de favoriser des approches plus ouvertes de l'histoire des cultures dans leur diversité de formes et de sens, libérées du primat du présent. Une histoire littéraire qui ouvre des cheminements possibles au lieu de constituer ses lecteurs en héritiers d'un patrimoine prestigieux.

C'est bien parce qu'ils obligent à questionner la notion de littérature que les corpus anciens se prêtent particulièrement, et paradoxalement, à un comparatisme critique.

LE PROBLÈME DES LITTÉRATURES ANCIENNES COMME LITTÉRATURES

Comme champ disciplinaire, la littérature comparée offre les outils méthodologiques et critiques pour construire des comparaisons entre textes issus de cultures diverses en leur accordant une considération égale ; mais on le sait, le terme de littérature qui permet de telles comparaisons est tout sauf neutre et transparent. Puisqu'il s'agit d'une construction moderne, c'est une catégorie historiquement et culturellement située, en dépit des emplois qui lui confèrent une extension potentiellement universelle, au point d'inclure les arts verbaux de tradition orale au moyen de l'expression commode mais problématique de « littérature orale ». La catégorie de « littérature ancienne » n'a donc rien d'évident en soi : il a souvent été rappelé, par exemple, que les genres poétiques en vigueur dans les cultures lettrées de l'Europe moderne tels que l'épopée, la tragédie ou l'ode—pour ne prendre que des exemples de catégories génériques dont les désignations sont d'origine grecque et s'appliquent également à la littérature latine—ne sont pas rattachés à leurs équivalents grecs ou romains par un

lien généalogique, mais par un rapport de référence, dans la mesure où l'imitation de modèles antiques a longtemps prévalu comme la manière normale de créer de nouvelles formes, de nouveaux textes et de nouvelles pratiques verbales.

Employer la catégorie de littérature ancienne pour questionner celle de littérature mondiale dans son extension (spatiale et temporelle) maximale suppose donc de prendre en compte ce problème de terminologie et de conceptualisation. C'est ce que fait par exemple Anders Pettersson dans son introduction au volume *Notions of Literature across Times and Cultures* (2006), destiné à ouvrir la voie à une « histoire littéraire transculturelle » (*transcultural literary history*). Ce projet initié par une équipe de comparatistes suédois est décliné en quatre volumes à partir de l'ouvrage programmatique dirigé par Gunilla Lindberg-Wada, *Studying Transcultural Literary History*. Si les littératures anciennes sont par définition à intégrer, de manière indispensable, dans ce projet théorique, c'est à la condition, précise Pettersson, de redéfinir à chaque fois en quel sens le terme de littérature est employé, puisque l'auteur rappelle qu'il ne peut s'appliquer tel quel aux littératures grecque, latine ou chinoise par exemple (23-25). Le concept de littérature, anachronique, est alors considéré comme un outil nécessaire au dispositif comparatiste, même s'il exige qu'on en adapte l'acception à la tradition textuelle étudiée.

143

Un usage heuristique semblable est assumé par Joel B. Lande et Denis Feeney en introduction de l'ouvrage collectif qu'ils consacrent à l'émergence des littératures écrites dans quelques aires culturelles distantes, sous le titre *How Literatures Begin: A Global History* (2021). La structure du volume, qui juxtapose des études spécifiques exposant la manière dont ont été constituées et théorisées les traditions textuelles dans chacune des aires considérées, justifie en partie ce choix : le concept même de littérature est explicitement présenté comme problématique mais utile (4) afin de permettre des investigations parallèles entre les cultures étudiées, anciennes ou modernes, sans que le lecteur ne soit contraint d'adopter une perspective téléologique sur l'histoire globale de la littérature, contrairement à ce que suggère le titre. Mais, de manière significative, c'est justement l'expression de « traditions littéraires » (*literary traditions*) qui est systématiquement employée à la place de « littératures », ce qui nous semble effectivement témoigner d'un glissement nécessaire dans la manière d'aborder les pratiques textuelles aux périodes anciennes.

Si le concept de littérature nécessite d'être déconstruit à propos des cultures anciennes, c'est parce que le terme, par son étymologie latine, entretient dans la plupart des langues européennes l'illusion d'une filiation avec l'Antiquité gréco-romaine. Or cette construction culturelle n'a pas d'équivalent grec ou latin, puisque la catégorie bibliographique des *litterae*, qui sont *graecae* ou *latinae*, désigne à Rome tout autre chose que la littérature au sens que lui a donné le XIXe siècle européen. Dans son *Histoire littéraire de Rome* (2022), Florence Dupont revient sur cet écart essentiel entre les catégories et en tire les conséquences théoriques et pratiques. Elle rappelle que les *litterae latinae* ou « lettres latines », calque latin de l'expression grecque *ta hellênika grammata*, désignent l'ensemble des textes écrits en latin dans tous les

champs du savoir, édités et commentés afin de constituer en langue latine un corpus comparable à celui des « lettres grecques », fondement de la *paideia*.⁴ Le terme renvoie donc à un dispositif culturel proprement romain, et ne peut être assimilé à la notion moderne de littérature qui s'impose à partir de la fin du XVIIIe siècle à la place de celle de belles-lettres, chacune correspondant à des usages et statuts différents de la tradition textuelle.⁵ C'est pourquoi Dupont choisit d'écrire une *Histoire littéraire de Rome*, où l'adjectif « littéraire » est explicitement présenté comme « un latinisme qui sert à désigner une histoire de Rome du point de vue des *litterae (latinae)* » (23 n. 5), et non une *Histoire de la littérature latine* après tant d'autres.⁶ Elle explique d'ailleurs ce choix théorique et méthodologique en termes deleuziens :

Parler de « littérature latine » c'est déterritorialiser les belles-lettres, qui elles-mêmes avaient déterritorialisé les *litterae latinae* à la Renaissance, et les reterritorialiser dans l'institution littéraire occidentale contemporaine, afin de la placer avec la « littérature grecque » à ses débuts. La littérature est ainsi gratifiée d'une origine antique qui la fonde et légitime sa prétention à l'universalité. (18)

144

La catégorie de littérature n'est donc pas seulement anachronique, elle correspond à un mode de lecture des textes transmis qui leur attribue rétrospectivement une fonction dans une histoire culturelle élaborée à partir de l'époque contemporaine. Cette perspective conditionne trop souvent notre interprétation des textes, saisis dans un même mouvement téléologique :

La littérature latine n'est dans notre présent que pour témoigner d'avoir été, pour figurer aux origines de la Littérature, ce grand tout qui enferme les textes anciens dans une dialectique du « déjà » et du « pas encore ». (19)

Dès lors que l'on entend renoncer à cette lecture des textes anciens placée sous le signe d'un devenir-majeur, il apparaît nécessaire de les appréhender en fonction des pratiques diverses dans lesquelles s'inscrivaient leurs énonciations anciennes, et qui leur donnaient sens. Cela signifie aussi accorder à chaque texte transmis une considération *a priori* égale (ce qui ne veut pas dire qu'ils se prêtent tous à la même richesse d'interprétation), à la façon dont procèdent les archéologues avec leurs documents, et revoir les classifications génériques et les hiérarchies esthétiques à partir des catégories propres à la culture étudiée. Enfin cela implique de prendre pleinement en compte le caractère partiel et contingent de la constitution du corpus qui nous est parvenu, puisque c'est une donnée essentielle de l'étude des traditions textuelles anciennes :

Les humanistes ne prétendaient à rien d'autre que rassembler et éditer les œuvres retrouvées. En revanche objectiver la littérature latine comme une forme particulière et nécessaire d'une pratique universelle, la littérature, retrouver dans ce corpus contingent réuni par les humanistes les origines de notre modernité et étudier ce corpus en conséquence est une tâche impossible. (21)

Bref, adopter avec Dupont une approche anthropologique et ethnopoétique (28 *sqq.*) des pratiques textuelles nous semble être une manière de lire les textes sur le mode

d'un devenir-mineur, au sens positivement critique où nous l'entendons. C'est aussi une posture herméneutique qui concerne le comparatisme comme méthode (pour permettre la comparaison entre cultures textuelles anciennes) et la littérature comparée comme discipline, dans la mesure où celle-ci est étroitement liée, à ses origines, à la constitution des objets « littérature grecque » et « littérature latine ». La déconstruction de ces objets rejoint donc nécessairement la réflexion épistémologique sur la littérature comparée dans son extension la plus large.

Ces enjeux sont explorés de manière décisive par Alexander Beecroft dans son article de 2013, « Greek, Latin, and the Origins of World Literature ». Il montre à quel point le célèbre constat que formulait Goethe en 1827 sur la *Weltliteratur* se fondait sur la conception encore récente, à son époque, mais largement partagée des littératures comme émanations des entités nationales :

This early nineteenth-century era of emergent nationalism is also, and not coincidentally, that of the emergence of literary history, an autonomous discipline for the first time, and one organized around the principle of national literatures. (3)

145

L'analyse que fait Beecroft, dans la lignée de René Wellek, de quelques-uns des textes français et allemands pionniers du comparatisme met en lumière les conséquences de ce phénomène.⁷ Elles concernent d'abord l'interdépendance entre les concepts de littérature mondiale et de littérature nationale :

I argue that the notions of “world literature(s)” and “comparative literature” emerge alike in the early nineteenth century contemporaneously with the concept of the “national literature” as distinct yet parallel means for re-aggregating those national literatures into larger assemblages. (2)

La deuxième conséquence est que ce paradigme des littératures nationales marque l'aboutissement d'un processus engagé précédemment, comme cela a été rappelé plus haut, à savoir la redéfinition du champ autrefois défini par la notion de belles-lettres :

Only in an era in which “literature” had been confined to a smaller body of imaginative works, excluding philosophy, history, and science (among other things), did it begin to be possible to imagine literature as “national”—and, as Goethe’s remarks themselves make clear, it is only when literature begins to be “national” that it can yearn to transcend those bonds, and to belong to the world. (3)

Enfin, et cette troisième remarque est d'une importance primordiale dans notre perspective, ce paradigme suppose de spatialiser chaque littérature en lui assignant *a priori*, selon le modèle politique de l'État-nation, une délimitation dans l'espace et dans le temps :

If each state is to correspond to a nation, and each nation to have one and only one literature, then in the case of the historical succession of languages chronological boundaries will need to be drawn, limiting the legitimate literature in a given language to a specific era. (5)

Ainsi, la série d'anthologies littéraires initiée en 1804 par François Noël et François

de La Place comprend des volumes consacrés aux littératures écrites dans des langues européennes majeures (français, anglais, allemand et italien), mais aussi des ouvrages dédiés aux littératures grecque et latine (anciennes et « modernes »). Ce dispositif est particulièrement significatif aux yeux de Beecroft, car il montre que désormais, les littératures grecque et latine sont « nationalisées » (*nationalized*), comme si elles constituaient chacune l'expression naturelle d'une nation dans l'histoire européenne. Leur définition et leur extension sont alors radicalement limitées dans l'espace et dans le temps, et réduites à une aire culturelle spécifique au lieu d'être saisies dans une perspective transnationale et interculturelle :

[T]he entry of Greek and Latin into this world-system was negotiated by means of the same national-literature model, assimilating both to the status of virtual "nations," rather than allowing the prestige of either or both to allow for non-national entrants into the emerging literary system. (2)

146

L'invention des littératures grecque et latine est un processus de spatialisation qui permet la création de « nations virtuelles » : celles-ci sont dès lors figées comme des entités culturelles closes dans un temps et un lieu distants, alors même qu'elles se caractérisent par une grande diversité de formes linguistiques et culturelles en raison de leur extension chronologique. Pour Beecroft, ces traditions textuelles ne jouent plus le rôle de cultures cosmopolites qui était le leur jusqu'alors, irriguant de multiples manières la production culturelle à l'intérieur comme, d'ailleurs, à l'extérieur des limites de l'Europe. Leur héritage peut désormais être revendiqué (et il le sera effectivement) par chaque nation européenne comme élément constitutif de sa culture ancestrale, ouvrant la voie à de nouvelles formes d'impérialisme culturel, notamment en contexte colonial.⁸ Pour reprendre les termes de Deleuze et Guattari, nous dirions que ces traditions textuelles sont reterritorisées : elles sont définitivement « devenues majeures » en étant intégrées à un discours politiquement majeur.

Ce constat n'empêche pas, bien entendu, de proposer aujourd'hui d'autres reconfigurations théoriques de la notion de littérature afin d'intégrer les cultures anciennes et extra-européennes dans le programme exploratoire qu'ouvre la littérature mondiale. Pour suivre le cheminement critique de Beecroft, rappelons qu'il apporte une réponse à ce problème en proposant le modèle théorique des « écologies littéraires » (*literary ecologies*) dans son ouvrage de 2015, *An Ecology of World Literature: From Antiquity to the Present Day*. L'invention critique ouvre alors la voie aux comparaisons entre cultures textuelles distantes en se fondant sur les modes et échelles spatiales de production, de circulation et d'interprétation des textes.⁹ Dans ce cas, le problème de la définition des littératures anciennes comme littératures est résolu en donnant à ce terme un sens à la fois plus large et mieux adapté à cette perspective critique :

Literatures, in the sense in which I use the term, are techniques or practices of reading texts, and specifically of linking texts together, through a series of relationships that usually begins with language and/or the polity, but which also include questions of genre and influence, among other criteria. (16)

Une telle définition permet au commentateur de croiser différents modes de lecture applicables à un même texte, autrement dit de faire entrer un même texte dans plusieurs « littératures », selon les usages (« *techniques or practices of reading texts* ») qui sont pris en considération et qui déterminent autant de points de vue sur le texte, inscrits dans des contextes historiques et culturels spécifiques. En ce sens, les littératures anciennes et modernes du monde entier sont susceptibles de faire l'objet de lectures croisées dans le cadre « écologique » de la littérature mondiale. Tout en reprenant les analyses fécondes de Beecroft, nous préférons, quant à nous, parler de pratiques, d'usages, ou de modes de lecture des textes plutôt que de littératures (même au pluriel), afin de promouvoir ce type de comparatisme anthropologique appliqué aux cultures anciennes. La comparaison porte alors sur les pratiques textuelles, orales et écrites, qui confèrent aux énoncés leur efficacité pragmatique dans différents contextes. L'étude de ces pratiques textuelles, dont les textes qui nous ont été transmis sont indissociables, permet d'intégrer à l'analyse un retour critique sur nos modes de lecture contemporains, qui ne sont eux-mêmes que des pratiques textuelles parmi d'autres. Mais revenons à présent au concept de mineur et à la question de ce qu'il peut apporter à l'étude comparative des textes anciens.

147

QUE FONDENT LES « TEXTES FONDATEURS » ?

Nous prendrons l'exemple de deux corpus poétiques anciens, l'un grec et l'autre chinois, pour discuter les enjeux soulevés par une telle démarche : les poèmes homériques et le *Shijing*, ou « Livre des Odes », illustrent en effet plusieurs des questions abordées ici.¹⁰ Par la fonction de textes canoniques que l'un et l'autre occupent dans les cultures textuelles auxquelles ils appartiennent, ils ont constitué des œuvres de référence, convoquées comme sources de savoirs traditionnels par diverses pratiques de citation, celles-ci étant régies par des modes d'énonciation fortement contextualisés (et variables selon les époques, bien sûr, au-delà de la Grèce préclassique et de la Chine préimpériale sur lesquelles nous nous concentrons). L'étude comparative ne peut donc pas se fonder sur un quelconque rapport d'influence mutuelle (en l'occurrence inexistant), ni sur le partage de caractéristiques génériques communes (sur le plan formel, les longs poèmes homériques érigés en archétypes du genre épique à la suite d'Aristote et les courtes odes chinoises ont bien peu en commun). Ce sont les pratiques textuelles dont ces deux corpus sont les supports qui en font des objets comparables : ce statut et ces usages justifient la comparaison, ouvrant la voie à l'analyse croisée des configurations textuelles et des traditions de performances, en relation avec des modalités spécifiques de composition, de circulation et d'interprétation en contextes anciens.

C'est dans ce champ d'étude que s'inscrit l'ouvrage collectif dirigé par Fritz-Heiner Mutschler en 2018, *The Homeric Epics and the Chinese Book of Songs: Foundational Texts Compared*.¹¹ L'importance et la richesse de cette publication, réunissant des spé-

cialistes de premier ordre (dont Beecroft) autour d'un projet comparatiste puissant, ne fait aucun doute, et cette synthèse est appelée à rester un ouvrage de référence. Ce que nous discuterons ici, c'est le discours liminaire qui fonde la comparaison, dans la mesure où il constitue une entrée dans notre examen des lectures de textes anciens placées sous le signe d'un devenir-majeur ou d'un devenir-mineur.

148 Comme le sous-titre de l'ouvrage l'indique d'emblée, en effet, la comparaison repose sur la prémisse que l'*Iliade*, l'*Odyssée* et le *Shijing* seraient des « textes fondateurs » (*foundational texts*). Le terme est explicitement emprunté dans ce cas précis, comme le confirme la préface, à l'égyptologue allemand Jan Assmann qui parle de « *fundierende Texte* » dans son importante étude de la mémoire culturelle dans les sociétés anciennes, *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, publiée en 1992. Dans la perspective de Fritz-Heiner Mutschler, cette catégorie critique permettrait de considérer les deux corpus comparés non seulement comme des œuvres de référence, mais aussi comme des textes « représentatifs » de la tradition culturelle à laquelle ils appartiennent respectivement :

Thus, even though they were not in each case directly juxtaposed, it is evident that the Homeric epics and the *Book of Songs* are considered to be particularly representative for the Western and the Chinese traditions. (4)

En tant que textes fondateurs (également désignés dans cette préface par l'expression de « *cultural texts* »), ces corpus sont censés refléter la « vision du monde » (« *world-view* », calqué sur le terme allemand de *Weltanschauung* employé par Jan Assmann) dans laquelle ils s'inscrivent, si bien que leur importance à nos yeux de contemporains serait liée à leur fonction culturelle à l'origine de civilisations prestigieuses :

Both Western and Chinese civilizations can lay claim to outstanding longevity [...]. Thus, for those involved in Classical studies, to engage in the comparative investigation of the formative phases of the two civilizations is only natural. (1)

Si nous adoptons une perspective inspirée par les travaux de Deleuze et Guattari, une telle affirmation paraît emblématique d'une rhétorique du devenir-majeur, bien que ces lignes puissent également être lues comme de simples remarques introductives (ce qui correspond effectivement à leur fonction). La centralité des poèmes homériques dans la culture grecque ancienne, comme celle du *Shijing* dans la culture chinoise traditionnelle (et même jusqu'au début du XXe siècle) est un fait indéniable. Mais cette interprétation sur le mode du devenir-majeur joue ici à deux niveaux : celui des cultures, érigées en « civilisation occidentale » et « civilisation chinoise » prises dans leur plus grande extension jusqu'à l'époque contemporaine, et celui des textes, caractérisés *a priori* comme le fondement et le cœur de ces cultures.

Nous voudrions suggérer, en adoptant la perspective du devenir-mineur, que la catégorie de textes fondateurs ne s'impose pas pour caractériser ces deux corpus : ils sont canoniques, ce qui signifie que leur textualisation—c'est-à-dire l'ensemble des pratiques orales et écrites qui se réfèrent aux éléments de chacun de ces corpus

comme appartenant à un seul et même ensemble textuel—, leur fixation sous des formes dont certaines nous sont parvenues, et en définitive leur canonisation par des instances politiques précises, sont autant de processus contingents appartenant à l'histoire des textes et des usages divers et variés qui les ont constitués comme tels. Ce qui définit chacun de ces corpus, c'est l'ensemble des pratiques textuelles qui lui ont été associées. Il s'agit donc de faire prévaloir les lectures problématiques et archéologiques sur les lectures rétrospectives et téléologiques : plutôt que de chercher dans les textes les raisons du statut qu'ils occupent *a posteriori* dans l'histoire littéraire, s'interroger sur tout ce que ces textes mouvants ont été ou pourraient avoir été, en pratique, dans les cultures qui leur donnaient leur sens, avant d'être limités dans leur lettre et dans leur signification sous la forme majeure qui nous a été transmise.¹²

Une deuxième caractéristique de la définition que Deleuze et Guattari donnent du concept de mineur est d'ordre linguistique, et pourrait également être appliquée à l'étude de l'*Iliade*, de l'*Odyssée* et des poèmes du *Shijing* comme constructions verbales. En effet, la nature composite de la langue poétique d'Homère et des *Odes* fait de ces textes des artefacts verbaux singuliers, distincts de tout état de la langue grecque ou chinoise telle qu'elle a pu être parlée en un lieu et en un temps donnés. En ce sens, ces corpus se confondent avec des « langues » spécifiques, dont les caractéristiques peuvent bien sûr être décrites et expliquées par l'analyse linguistique mais qui, prises comme un tout, ne reflètent pas une quelconque langue majeure. La genèse du corpus, ses modalités d'énonciation anciennes et sa fixation progressive résultent en une langue poétique (une « *Kunstsprache* » écrivent souvent les commentateurs anglophones en reprenant le terme allemand) avec ses propres variations et normes de diction.¹³ En d'autres termes, la langue d'Homère et du *Shijing* est par définition déterritorialisée, ce qui revêt une importance particulière dans notre corpus et a permis historiquement de nombreux usages « panchoriques » et « cosmopolites », pour reprendre les catégories de Beecroft, de ces textes.¹⁴

Enfin, interpréter les cultures anciennes sur le mode du devenir-mineur est aussi une posture critique favorisant l'abandon de la pensée civilisationnelle qui a souvent influencé la manière dont les cultures modernes se réfèrent à leur passé, largement fantasmé, et dont on retrouve parfois certaines formes dans les études comparatives entre la Grèce et la Chine anciennes.¹⁵ Non seulement le recours à la catégorie de civilisation est inopérant, dans la mesure où celle-ci projette sur les cultures, en diachronie, une représentation floue et biaisée, mais il pave également la voie à de futures études interculturelles fondées sur des schèmes interprétatifs non dénués d'implications idéologiques.¹⁶ La catégorie de civilisation, avec ses présupposés essentialistes, a longtemps servi (et sert encore) à capter l'héritage de cultures anciennes érigées en cultures ancestrales, comme l'ont fait les pays européens avec la Grèce et Rome, ou la Chine contemporaine avec sa propre Antiquité. On peut donc considérer que reprendre à son compte cette catégorie s'inscrit dans une rhétorique du devenir-majeur dont l'étude comparée des cultures anciennes ne peut que gagner à se libérer aujourd'hui.

CHEMINS ALTERNATIFS VERS UNE LITTÉRATURE MONDIALE PLUS INCLUSIVE : LIRE LES TEXTES ANCIENS SUR LE MODE DU DEVENIR-MINEUR

150 Quel passé donner à la littérature mondiale ? Nous reprendrons cette question et les enjeux évoqués dans cet article en nous penchant, pour finir, sur la récente publication collective d'ampleur, par son extension géographique et historique, dirigée par Ken Seigneurie, *A Companion to World Literature* (2020). C'est le premier volume (sur six) qui retient ici notre attention : consacré aux périodes anciennes (du troisième millénaire av. J.-C. à 600 ap. J.-C.) et organisé en chapitres abordant des textes de diverses régions du monde de manière à la fois chronologique et thématique, il est placé sous la responsabilité éditoriale de Wiebke Denecke. Dans son introduction au volume, celle-ci part du constat dont il était question plus haut, à savoir le fait qu'une histoire mondiale des littératures anciennes soulève des questions idéologiques spécifiques. Elle parle d'un « capital symbolique de 'l'Antiquité' » (« *symbolic capital of 'Antiquity'* »), plaçant le terme entre guillemets pour mieux signifier ce que cette catégorie charrie de projections idéologiques dans le discours commun : « Antiquity is thus the wellspring of civilizations and home to the narratives people tell about their charismatic inception, value, and power » (2). Ces grands récits collectifs, qui peuvent être marqués par des perspectives identitaires et fondés sur des visions orientées du passé, se reflètent en effet dans les divisions traditionnelles du temps historique et faussent régulièrement le projet comparatiste :

[I]t is periodization, the act of linking periods into a narrative of civilizational unfolding that introduces teleology, inequality, and the currency of cultural capital, making cultures suddenly comparable and unequal to each other. How venerable and influential is *your* antiquity? Do *you* have a middle period? Who was *first* in reaching the coveted evolutionary stage of the "early modern" or, better yet, in spearheading "*modernity*"? (3)

D'où l'importance, dans le processus d'écriture d'une histoire littéraire, de se donner pour but collectif un partage plus neutre, plus équitable des aires culturelles représentées, malgré les limites matérielles d'une telle pétition de principe puisque le caractère anthologique que revêt le choix de « grands textes » est inévitablement partiel, partial donc inégal et discutable.¹⁷ Repenser de manière critique la périodisation qui sous-tend une histoire de la littérature mondiale est en tout cas l'un des aspects du décentrement recherché.¹⁸ Surtout, il s'agit de rendre possible un comparatisme entre textes anciens fondé sur d'autres bases que la concurrence des antiquités évoquées par Wiebke Denecke. C'est pourquoi elle choisit, avec ses co-éditeurs, de mettre l'accent sur la « connectivité » (*connectivity*) entre les « macro-régions » qui composent les mondes anciens, afin de faire apparaître les phénomènes d'interactions entre « cultures littéraires » (*literary cultures*).¹⁹ L'une des propositions de Denecke, pour désigner la visée d'une telle entreprise, est de substituer à l'expression anglaise de « *world literature* » celle de « *world literary* », afin de promouvoir la diversité des

objets et des pratiques prises en considération, sans projeter de concepts anachroniques et universalisants sur une variété de cultures textuelles :

Our *Companion to World Literature* focuses on texts: the specific textual contexts that shaped them; their inherent powers as well as the hazards that transmitted them; and, in turn, the worlds and aftereffects they produced. (5)

Nous retrouvons alors une prise en compte des aspects contingents de la transmission textuelle, avec l'idée essentielle selon laquelle étudier les textes anciens, c'est aborder l'ensemble des pratiques (de production, d'énonciation, de circulation et d'interprétation) dont les textes transmis sont la trace. Si le glissement de « *literature* » à « *literary* » peut sembler insuffisant pour abandonner totalement les implications anachroniques et ethnocentrées du concept de littérature, il incite en français à préférer l'adjectif « lettré » à celui de « littéraire », pour rendre ce changement de focalisation. Parler selon les cas de pratiques ou de cultures lettrées, de pratiques ou de cultures textuelles, contribue certainement à mieux saisir le monde des arts verbaux, dans toute leur diversité et leur extension, qui caractérise les sociétés anciennes et traditionnelles, et à construire des comparables entre ce que l'on appelle improprement (bien que commodément) « littératures anciennes ».

151

Mais les conditions de possibilité du comparatisme entre traditions textuelles anciennes ne se limitent pas, loin de là, au rapport de « connectivité » à l'échelle aréale dont il était question plus haut, et Denecke elle-même évoque des perspectives plus larges dans l'article-manifeste publié en 2021 dans le *Journal of World Literature* sous le titre « Comparative Global Humanities Now ». Elle y insiste notamment sur le rôle que doit jouer le comparatisme entre cultures anciennes au sein du projet de la littérature mondiale, en ce qu'il permet justement de penser « l'absence de connexion entre les cultures » (« *the previous lack of connection between cultures* », 494) et de construire des comparaisons horizontales et « non-généalogiques » (*non-genealogical*). C'est alors un complément essentiel au comparatisme majoritairement centré sur les périodes contemporaines, en particulier par ce qu'il apporte au débat épistémologique et à ses implications politiques :

Comparison is rebellious and radical. It is ethically agnostic, or actually ambivalent, as it can be used as a tool for hegemonic control, but also as a grand, revisionary equalizer. We can tap its revolutionary potential particularly through premodern worlds. This form of comparatism shares its ethical purposes with postcolonial studies, but accomplishes its goal through the lens of the pre-colonial. It opens our eyes to radically different cultural realities and truths that can help us to thoroughly “globalize” and thereby invigorate our current humanities disciplines. (496)

Le paradigme qu'elle propose sous la forme de « Comparative Global (Premodern) Humanities »²⁰ pose le principe du partage de méthodes et de démarches, mais aussi d'une responsabilité des spécialistes de cultures prémodernes de différentes parties du monde, telles que les Amériques précolombiennes, l'Afrique, l'Europe, ou encore l'Asie de l'Est, dont Denecke est elle-même spécialiste. Cette responsabilité serait

d'apporter de nouvelles réponses à la crise actuelle des humanités en contribuant à construire un champ transdisciplinaire résolument « global » dans lequel s'inscrirait le comparatisme appliqué aux traditions textuelles anciennes :

I propose to energize the mission of the humanities by radically expanding and deepening their subject matter and methods, taking inspiration from the world's monumental archive of humanistic creativity over 5000 years of recorded experience. I advocate for Comparative Global Humanities as a crucial complement to the presentism of the new fields of medical, environmental, or public humanities. Comparative Global Humanities aims to be inclusively global in terms of subject matter and participants, conceptually comparative, and based on rigorous historical and philological research. (482)

152 Nous ne pouvons que souscrire aux principes qui sous-tendent ce type de comparatisme, sous une forme ou sous une autre : la lecture croisée de textes anciens appartenant à des cultures distantes, saisis à partir des pratiques qui leur donnent sens, est susceptible d'enrichir de nouvelles perspectives critiques l'étude de la littérature mondiale et, plus largement, les débats épistémologiques sur le rôle des sciences humaines dans nos sociétés. Plus encore, il nous semble que cette démarche illustre l'apport possible d'une interprétation des traditions textuelles sur le mode du devenir-mineur, cherchant à s'affranchir de schèmes intellectuels dans lesquels les littératures anciennes sont mises au service de rapports de domination hérités, sur le plan linguistique et sur le plan culturel.

On a fait l'hypothèse, dans cet article intitulé de manière délibérément provocatrice, de l'opportunité de considérer les traditions textuelles anciennes à la lumière des catégories élaborées par Deleuze et Guattari sur la littérature mineure. La perspective critique ouverte par le concept de devenir-mineur nous a semblé pouvoir nourrir la réflexion actuelle de comparatistes et d'antiquisants sur la place à donner aux littératures anciennes dans la littérature mondiale, et sur la notion même de littérature ancienne. Lire les textes de la Grèce ou de la Chine anciennes (qui se prêtent particulièrement aux réinvestissements symboliques et idéologiques contemporains) sur le mode d'un devenir-mineur, c'est tendre à leur restituer toute une diversité de significations pragmatiques, et fonder la comparaison interculturelle sur d'autres bases que celle du devenir-majeur qu'implique la notion moderne de littérature, dans ses formes institutionnelles et académiques. Libérée de telles implications, cette lecture doit suivre à nos yeux une démarche anthropologique, prenant pour objet l'ensemble des pratiques qui entourent le texte et le font exister dans différents contextes ; l'étude de la textualisation (donc l'histoire du texte qui nous a été transmis) est alors indissociable de celle de son exégèse et des pratiques textuelles, écrites et orales, associées à ce corpus à époque ancienne.²¹ C'est donc aussi une approche ethnopoétique, au sens où elle est attentive, autant qu'il nous est possible d'y accéder, aux interactions entre la composante verbale et les autres composantes (sonores, gestuelles, visuelles...) de l'événement artistique dont beaucoup de textes anciens parvenus jusqu'à nous sont la trace, et de l'ensemble des performances par lesquelles ils s'inscrivaient dans leur culture éloignée. Enfin, c'est un mode de lecture qui nous amène à redéfinir de

manière critique les contours de termes tels que « lettré » et « littéraire », comme le font Florence Dupont ou Wiebke Denecke, puisque l'étude de ces cultures distantes nous y incite. Cet apport critique des études anciennes au questionnement comparatiste nous paraît indissociable de l'élargissement souhaitable des façons d'envisager et d'écrire la littérature mondiale.

L'articulation entre questions épistémologiques et enjeux éthiques et politiques apparaît clairement aussi dans l'article-manifeste de Denecke, qui rappelle qu'il est nécessaire de considérer équitablement le passé des autres pour être en mesure de créer, dans le présent, des sociétés plus équitables (504). C'est pourquoi nous finirons en citant son introduction au *Companion to World Literature*, qui donne à entendre la possible application académique d'une telle aspiration :

We need to see *more of the different*. Surveying the first four millenia of human history and literary production reveals so much of it that literatures of our planet's ancient worlds hold the promise to inspire new methods, productively foreign concepts, and seductively diverse visions for the new global humanities in the twenty-first century. (17)

153

NOTES

1. Dans cet article, nous entendons *a priori* par « littérature mondiale » la somme de tout ce qui peut être désigné comme relevant de la littérature, à l'échelle du monde, même si nous discutons plus loin la pertinence de ce terme à propos des textes anciens.
2. Voir aussi *How to Read World Literature*, chapitre « Reading across Time » (31-56), où Damrosch compare le lecteur de littérature mondiale à un voyageur qui parcourrait le temps dans les deux directions.
3. Par « textes anciens » ou « littératures anciennes », nous entendons les traditions textuelles antiques au sens de prémodernes et pré-médiévales, en évitant d'essentialiser l'Antiquité comme période délimitée de l'histoire universelle : cette catégorie est elle-même une création historiographique déterminée qui, malgré sa commodité, ne saurait s'appliquer uniformément et sans précaution à toutes les cultures du monde puisque celles-ci n'ont pas conceptualisé leur passé de la même manière.
4. Voir déjà de Dupont, sur cette question, *L'Invention de la littérature, de l'ivresse grecque au livre latin* (1994).
5. Sur les modalités et les implications de ce changement de paradigme, nous renvoyons comme Dupont à l'ouvrage de Jacques Rancière, *Politique de la littérature* (2007).
6. Ce geste herméneutique peut être mis en parallèle avec celui de Wiebke Denecke, dont il sera question plus loin, quand elle propose le néologisme anglais de « *letterature* » pour rendre compte de l'écart entre le monde des « lettres » que recouvre, dans la culture japonaise traditionnelle fondée sur la tradition chinoise classique, le terme de *bun* 文 (*wen* en chinois), et la notion de littérature forgée au XIXe siècle sur le modèle européen. Voir le sous-titre anglais de l'ouvrage d'histoire littéraire (en trois volumes) qu'elle a co-édité et co-écrit, en japonais, entre 2015 et 2019 : 日本「文」学史 [A New History of Japanese "Letterature"].
7. Parmi lesquels : Friedrich Bouterwek, *Geschichte der neuern Poesie und Beredsamkeit* (1801-1819), Jean-Charles-Léonard Simond de Sismondi, *De la littérature du Midi de l'Europe* (1813), Friedrich Schlegel, *Geschichte der alten und neuen Literatur* (1815), et Abel-François Villemain, *Tableau de la littérature au Moyen Âge en France, en Italie, en Espagne et en Angleterre* (1830). Beecroft porte une

attention particulière à l'ouvrage de Mme de Staël, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), ainsi qu'aux *Leçons françaises de littérature et de morale* de François-Joseph-Michel Noël et François-Marie-Joseph-Guislain de La Place (1804), une anthologie suivie (avec ou sans le concours de La Place, selon les volumes) par les *Leçons latines anciennes* (1808), les *Leçons latines modernes* (1818), les *Leçons anglaises* (1818-1819), les *Leçons italiennes* (1824-1825), les *Leçons grecques* (1825) et les *Leçons allemandes* (1827), comme nous le verrons plus loin.

8. Dans le même article, Beecroft, qui est antiquisant et sinisant autant que comparatiste, insiste justement sur le fait que ce modèle de l'État-nation forgé à partir de la situation politique de l'Europe moderne n'a jamais été applicable à la Grèce et à Rome, comme cultures cosmopolites anciennes, pas plus qu'à d'autres cultures distantes, comme la Chine.
9. Les six « écologies littéraires » (*literary ecologies*) ou « schèmes écologiques » (*ecological patterns*) qui sont définis dans cet ouvrage sont présentés comme des outils conceptuels permettant de décrire et de comparer différents modes de circulation et d'interprétation des textes, afin de voir comment fonctionnent ces « littératures ». Ces écologies sont respectivement appelées « épichorique » (*epichoric*), « panchorique » (*panchoric*), « cosmopolite » (*cosmopolitan*), « vernaculaire » (*vernacular*), « nationale » (*national*) et « globale » (*global*), et constituent des modèles théoriques qui, bien qu'indissociables de processus historiques, ne peuvent être réduits à des étapes de l'histoire littéraire mondiale qui se succéderaient chronologiquement.
- 154
10. Par « poèmes homériques » nous désignons ici spécifiquement l'*Iliade* et l'*Odyssée*, selon l'usage, bien que d'autres poèmes de la tradition épique aient pu occasionnellement être attribués à la figure d'Homère par les Grecs de l'Antiquité. Le *Shijing* 詩經, souvent traduit par « Livre des Odes » ou « Classique (*jing* 經) des Poèmes (*shi* 詩) », est une collection de 305 poèmes circulant dans la Chine préimpériale, dont la tradition a longtemps attribué la compilation à Confucius, et qui a été officiellement élevée au rang de texte canonique sous les Han. Dans les deux cas, l'histoire de la textualisation et de la fixation d'une tradition poétique circulant originellement à l'oral est étroitement liée au statut culturel du texte ; les attributions traditionnelles de leur composition (à Homère) ou de leur compilation (à Confucius) sont également significatives à cet égard.
11. Rappelons que les travaux antérieurs du classiciste allemand F.-H. Mutschler comprennent des publications pionnières pour les études comparatives entre domaines romain et chinois, notamment dans le champ de l'historiographie et des *empire studies*.
12. Par ailleurs, ces questions sont bien évidemment traitées dans les chapitres analytiques de l'ouvrage dirigé par Mutschler. Encore une fois, nos remarques portent sur la manière dont le projet comparatiste est justifié, et non sur la manière dont il est mené à bien.
13. Pour une étude de la langue poétique du *Shijing* dans le texte transmis, voir *A Handbook of Old Chinese Phonology* (1992) de William H. Baxter, qui résume : « We use the *Shijing* and its rhymes to reconstruct Old Chinese because of a well-founded belief that it was composed in Western and early Eastern Zhōu. But the *Shijing* as we find it today is not simply an early Zhōu document, and its script is not the script of early Zhōu. Both the text itself and the script in which it is written evolved until more or less standardized in the late Hàn dynasty, and have not ceased to evolve even now » (343). Le caractère composite de la langue homérique est explicitement souligné par Pierre Chantraine dans l'avant-propos de sa *Grammaire homérique*, dont la première édition remonte à 1942 (cité ici dans l'édition remaniée de 2013) : « La langue homérique est l'aboutissement d'une longue histoire et présente un mélange de formes diverses impliquées les unes dans les autres. [...] Dès la constitution des deux poèmes, la langue a dû présenter un mélange inextricable de dialectes, « achéen », éolien et ionien surtout. [...] Mais le dialecte homérique a été soumis de bonne heure à un travail de refonte perpétuel qui ne laisse subsister les archaïsmes qu'à l'état de vestiges dispersés. [...] L'étude de la langue homérique met en effet en lumière le caractère traditionnel et souvent artificiel du dialecte épique et l'influence du mètre sur la langue » (7-8).
14. Nous n'entendons pas minimiser, dans ce très bref aperçu, l'importance symbolique de l'organisation géographique des odes dans la première section du *Shijing* (les « Airs des principautés », *Guofeng* 國

風), où les poèmes sont classés selon les principautés d'où ils sont censés provenir en vertu d'une tradition herméneutique ancienne attribuant une valeur politico-morale à la parole poétique populaire. Mais ce mode de classification peut être considéré comme un processus de reterritorialisation symbolique appartenant à l'histoire des modalités d'interprétation des *Odes*, plutôt que comme la preuve d'un ancrage territorial primitif des odes et de leur langue poétique. Ainsi, Viéra Dorofiéïeva-Lichtmann a proposé, dans son article « Les Vents des Royaumes (*Guo feng*) : un schéma géographique » (1991), de considérer cette section comme un « texte-schéma », organisé selon les principes symboliques de la cartographie chinoise d'époque préimpériale : là encore, l'analyse montre la complexité des interprétations symboliques auxquelles peut être associée la configuration spatiale des poèmes dans la tradition textuelle, mais il ne s'agit pas de lire le texte du *Shijing* comme l'enregistrement de langues poétiques régionales, réelles et distinctes.

15. Pour un bilan critique des choix théoriques et méthodologiques qui ont marqué les études comparatives impliquant le domaine chinois, nous renvoyons aux essais introductifs de Muriel Détrie et Philippe Postel dans leur volume *La Chine dans les études comparatistes : nouvelles approches et repositionnements* (9-86). En anglais, et dans une perspective plus large, voir la synthèse de Beecroft, « Comparisons of Greece and China » pour les *Oxford Handbooks Online* (2016).
16. Pour un examen critique de la catégorie de civilisation et de ses applications théoriques, voir le numéro 11 des *Cahiers « Mondes anciens »* dirigé par Michel Briand, Florence Dupont et Vivien Longhi : « La 'civilisation' : critiques épistémologique et historique » (2018).
17. Notons que Denecke est par ailleurs co-éditrice de la *Norton Anthology of World Literature*.
18. Cet enjeu est souligné par Alexander Beecroft dans son article « Eurafraasiachronologies: Between the Eurocentric and the Planetary » publié dans le *Journal of World Literature* (2016). Reprenant à son compte les critiques (notamment par Arjun Appadurai, par Christopher Prendergast et par Emily Apter) relevant l'eurocentrisme de la périodisation dominante dans les études historiques et culturelles (« *Eurochronology* »), il propose d'adopter pour l'histoire littéraire des modèles chronologiques qui mettraient davantage l'accent sur les échanges continus entre les différentes parties des continents européen, africain et asiatique à l'époque prémoderne, ce qu'il nomme « *Eurafraasiachronology* ».
19. Un autre projet en cours d'histoire de la littérature mondiale, également susceptible de mettre l'accent sur les interactions entre aires culturelles à différentes échelles, retient particulièrement notre intérêt : il s'agit justement d'une *Global History of Literature* dont Beecroft prépare la publication pour la Johns Hopkins University Press. L'auteur expose les enjeux et les choix épistémologiques qui guident son projet dans une contribution intitulée « Can We Have a Global Literary History ? », chapitre 2 de l'ouvrage dirigé par Neilesh Bose, *India after World History: Literature, Comparison, and Approaches to Globalization* (2022). Il répond bien sûr par l'affirmative à la question posée, et adopte les principes d'organisation chronologique et géographique déjà évoqués précédemment ; mais il souligne aussi les enjeux politiques d'une telle entreprise dont les partis pris théoriques et méthodologiques sont nécessairement et inévitablement discutables.
20. L'adjectif « prémoderne », dont Denecke reconnaît le caractère imparfait en raison de sa dépendance vis-à-vis du concept lui-même relatif et discutable de « modernité » (486-87), est placé entre parenthèses dans le texte original pour souligner sa fonction centrale mais non limitative.
21. C'est ce que mettent en œuvre, notamment, l'helléniste Gregory Nagy et le sinologue Martin Kern dans l'ensemble des travaux qu'ils consacrent respectivement aux poèmes homériques et aux odes du *Shijing*. Voir par exemple, sur cet aspect, les synthèses *Homer the Classic* (2009) et *Homer the Preclassic* (2010) de Nagy, ou le chapitre de Kern, « The *Odes* in Excavated Manuscripts », dans l'ouvrage collectif *Text and Ritual in Early China* (2005).

OUVRAGES CITÉS

- Assmann, Jan. *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*. Beck, 1992.
- Baxter, William H. *A Handbook of Old Chinese Phonology*. Mouton de Gruyter, 1992.
- Beecroft, Alexander. « Can We Have a Global Literary History? ». *India after World History: Literature, Comparison, and Approaches to Globalization*, édité par Neilesh Bose, Leiden UP, 2022, pp. 57-73.
- . « Comparisons of Greece and China ». *Oxford Handbook Topics in Classical Studies*, 2016, doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199935390.013.14.
- . *An Ecology of World Literature: From Antiquity to the Present Day*. Verso, 2015.
- 156 ---. « Eurafasiachronologies: Between the Eurocentric and the Planetary ». *Journal of World Literature*, vol. 1, no. 1, 2016, pp. 17-28, doi.org/10.1163/24056480-00101003.
- . « Greek, Latin, and the Origins of ‘World Literature’ ». *CLCWeb: Comparative Literature and Culture*, vol. 15, no. 5, 2013, pp. 1-9, doi.org/10.7771/1481-4374.2334.
- Briand, Michel, Florence Dupont, et Vivien Longhi, éditeurs. « La ‘civilisation’ : critiques épistémologique et historique ». *Cahiers « Mondes anciens »*, no. 11, 2018, doi.org/10.4000/mondesanciens.2061.
- Brinkley, Robert, traducteur. « What Is a Minor Literature ? », Chapitre 3 de *Kafka : Pour une littérature mineure* de Gilles Deleuze et Félix Guattari. *Mississippi Review*, vol. 11, no. 3, 1983, pp. 13-33.
- Chantraine, Pierre. *Grammaire homérique, vol. I : « Phonétique et morphologie »*. 1942. Klincksieck, 2013.
- Damrosch, David. *How to Read World Literature*. 2008. Wiley Blackwell, 2018.
- . *What Is World Literature?* Princeton UP, 2003.
- . « World Literature’s World History ». *The Routledge Companion to World Literature and World History*, édité par May Hawas, Routledge, 2018, pp. 3-13.
- Deleuze, Gilles, et Félix Guattari. *Kafka : Pour une littérature mineure*. Éditions de Minuit, 1975.
- Denecke, Wiebke. « Comparative Global Humanities Now ». *Journal of World Literature*, vol. 6, no. 4, 2021, pp. 479-508, doi.org/10.1163/24056480-20210004.
- . « Introduction to World Literature, Third Millenium BCE to 600 CE ». *A Companion to World Literature*, édité par Ken Seigneurie, vol. 1. Wiley Blackwell, 2020, pp. 1-17.

- , et al., éditeurs. 日本「文」学史 [A New History of Japanese "Literature"], 3 vols. Benseisha, 2015-2019.
- Détrie, Muriel, et Philippe Postel, éditeurs. *La Chine dans les études comparatistes : nouvelles approches et repositionnements*. SFLGC/Lucie éditions, 2020.
- Dorofiéieva-Lichtmann, Viéra V. « Les Vents des Royaumes (*Guo feng*) : un schéma géographique ». *Extrême-Orient, Extrême-Occident*, no. 13, 1991, pp. 59-91.
- Dupont, Florence. *Histoire littéraire de Rome, de Romulus à Ovide. Une culture de la traduction*. Armand Colin, 2022.
- . *L'Invention de la littérature, de l'ivresse grecque au livre latin*. La Découverte, 1994.
- Kern, Martin. « The Odes in Excavated Manuscripts ». *Text and Ritual in Early China*, édité par Martin Kern, U of Washington P, 2005, pp. 149-193.
- Lande, Joel B., et Denis Feeney, éditeurs. *How Literatures Begin: A Global History*. Princeton UP, 2021.
- Lawall, Sarah N. « Anthologizing 'World Literature' ». *World Literature : A Reader*, édité par Theo D'haen, César Domínguez et Mads Rosendahl Thomsen, Routledge, 2013, pp. 239-258. Version abrégée de l'article originellement publié dans *On Anthologies: Politics and Pedagogy*, édité par Jeffrey R. Di Leo, U of Nebraska P, 2004, pp. 47-89.
- Lindberg-Wada, Gunilla, éditrice. *Studying Transcultural Literary History*. De Gruyter, 2006.
- Meur, Diane, traductrice. *La Mémoire culturelle. Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*, de Jan Assmann. Aubier, 2010.
- Mutschler, Fritz-Heiner, éditeur. *The Homeric Epics and the Chinese Book of Songs: Foundational Texts Compared*. Cambridge Scholars Publishing, 2018.
- Nagy, Gregory. *Homer the Classic*. Center for Hellenic Studies, 2009.
- . *Homer the Preclassic*. U of California P, 2010.
- Pettersson, Anders. « Introduction: Concepts of Literature and Transcultural Literary History ». *Literary History: Towards a Global Perspective*, édité par Gunilla Lindberg-Wada, vol. 1: *Notions of Literature Across Times and Cultures*, édité par Anders Pettersson, De Gruyter, 2006, pp. 1-35.
- Rancière, Jacques. *Politique de la littérature*. Galilée, 2007.
- Robbins, Bruce. « What World History Does World Literature Need? ». *The Routledge Companion to World Literature and World History*, édité par May Hawas, Routledge, 2018, pp. 194-206.
- Wilson, David Henry, traducteur. *Cultural Memory and Early Civilization: Writing, Remembrance, and Political Imagination*, de Jan Assmann. Cambridge UP, 2011.